

Paul Grossrieder, Charmey

L'enseignement de l'histoire, éducation à la paix? ¹

Abstract

Wondering whether history teaching can contribute to peace forces teachers to face a great responsibility. Some people think that this could be achieved by promoting peaceful historical narratives instead of warlike ones. My experience of war tells me the contrary: history teaching should reflect observed realities and show that armed violence is inherent in human history. It is useless to erase this historical dimension.

La science historique et le dépassement des émotions

Les récents événements à Gaza, en Libye, en République centrafricaine, en Syrie, en Irak... nous ont à nouveau démontré que la violence armée est constitutive de l'histoire. Mais en même temps, l'évidence de tels phénomènes nous fait comprendre que l'histoire ne se réduit pas à l'histoire des guerres. L'histoire fournit nombre d'exemples illustrant une telle réalité. De fait, des peuples et des pays s'engagent sur des voies démocratiques non violentes. En juillet dernier encore, l'Indonésie, le quatrième pays le plus peuplé du monde (250 millions d'habitants) a élu démocratiquement un nouveau président dont l'origine modeste rompt avec la tradition élitiste et autoritaire du pouvoir politique de Jakarta. Autre exemple : la transition des années 1991-1994 sans bain de sang du régime d'apartheid d'Afrique du Sud vers une démocratie multiraciale.

Les réactions émotionnelles aux événements sont souvent source de culture belliqueuse. La science historique et sa transmission peuvent être un antidote à la tyrannie de l'émotion cultivée par beaucoup de médias. En tant que source de savoir, elle apprend à aborder les guerres dans leur complexité et leur diversité. En tant que voix de la raison, elle distingue les divers types de guerre et leurs causes très variées : guerres interétatiques, guerres de libération, guerres civiles sur fond de rivalité ethnique, religieuse ou économique, guerres idéologiques, guerre contre le terrorisme.

L'enseignement de l'histoire, basé sur des analyses rationnelles, permet d'éviter une approche confuse

¹ Intervention à la table ronde finale de la 2^e Conférence de l'*AIRDHSS* / Cours du *GDH* 2014.

des conflits qui ne peut qu'alimenter les aprioris non fondés et les jugements hâtifs déconnectés des réalités. La transmission du savoir historique aide donc à sortir des réactions émotionnelles qui voient l'histoire en noir et blanc, histoire dont les acteurs ne seraient que des incarnations soit du bien soit du mal. Une telle approche incite à exercer la violence armée contre tous les « mauvais » (par exemple « l'axe du mal » des néoconservateurs de l'ère Bush). Emportés par l'émotion, certains sont tentés d'assimiler l'islam en général au mal. Or la réalité est que les acteurs dits musulmans agissent dans des zones grises que l'histoire apprend à analyser et à décrypter. Ainsi, l'opposition syrienne est un écheveau de composantes très variées aux mobiles souvent contradictoires.

Cela ne signifie pas qu'aucun acteur de guerre n'est à condamner (il suffit de penser aux exactions actuelles de l'État islamique), mais au lieu de poser des jugements à l'emporte-pièce, la science historique enseigne comment comprendre les événements et leurs acteurs avant de juger. L'enseignement des mécanismes qui conduisent aux violences armées est une condition préalable à la formation d'une opinion éclairée. Ici encore, la manière dont l'opinion dominante stigmatise sans nuance le monde musulman comme menace pour la paix du monde est un bon exemple. Très souvent, il y a amalgame entre monde musulman et monde arabe, entre extrémistes djihadistes et adhérents à la foi musulmane. Reportons-nous encore une fois à l'Indonésie, le plus grand pays musulman du monde, qui vient de nous donner un exemple de démocratie incontestable lors de la récente élection présidentielle. En l'occurrence, l'histoire nous aide à comprendre que le monde musulman ne forme pas un bloc monolithique mais qu'il y a aussi des violences intramusulmanes (par exemple en Irak ou en Syrie, actuellement).

La paix n'est pas un don, mais se construit

La transmission de la science historique sert également à établir par les faits que la paix n'est jamais un don, mais toujours la concrétisation d'efforts prolongés, volontaristes et patients.

L'exemple des relations conflictuelles entre Israéliens et Palestiniens est, à cet égard, éclairant. D'un côté, il y a eu en 1993 l'aboutissement du processus d'Oslo grâce à la détermination d'Itzhak Rabin, de Yasser Arafat et de Bill Clinton. De l'autre, il y a le blocage actuel dû à l'absence de vrai dialogue entre les parties par manque de volonté des responsables, et peut-être aussi par défaut d'intention médiatrice de Washington. Le Premier ministre israélien actuel est obsédé par l'unique souci de sécuriser au jour le jour la population israélienne, sans considération pour le peuple palestinien, pour son bien-être et son droit à une existence politique. Il en résulte que ce peuple soutient majoritairement les branches les plus dures de ses représentants, ce qui provoque une panne du processus de paix.

L'enseignement de l'histoire doit donc inclure une analyse des mécanismes de pourparlers de paix, seule issue sensée aux affrontements militaires. La présentation des opérations de négociation de paix et de leurs acteurs illustre les conditions concrètes et le travail qu'exige la construction de la paix internationale, régionale ou interne.

De même, l'histoire des organismes multilatéraux (ONU, OSCE), des ONG et de leurs interventions dans la création d'un environnement propice à mettre fin à des conflits est un facteur d'éducation à la paix. Par exemple, la présence de forces onusiennes de maintien de la paix évite de graves dérapages de la violence, en République démocratique du Congo notamment.

La prise de conscience des dysfonctionnements de l'humanité

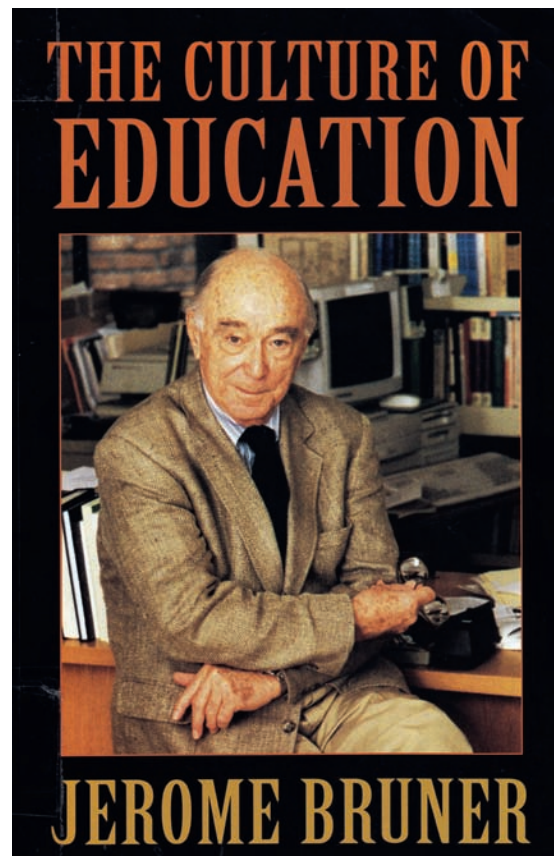
La science historique contribue aussi à ouvrir les yeux sur les graves dysfonctionnements de l'humanité, comme dans les cas de génocides durant la Deuxième Guerre mondiale ou en 1994 au Rwanda. Ces moments de violence extrême et aveugle sont des démonstrations tragiques que la folie peut s'emparer des êtres humains sans que rien ne puisse les arrêter. La connaissance historique de tels événements peut éveiller la raison à la vigilance face à des signes avant-coureurs de nouvelles furies génocidaires.

Le coût humain des conflits

Pour convaincre les étudiants de la nécessité de lancer des négociations de paix, les enseignants d'histoire devraient présenter le coût humain des conflits. Bien sûr il y a les morts et les blessés, mais aussi les séparations familiales et les drames qui en découlent, les disparitions dues aux déplacements massifs de populations. Sans oublier les viols, les enfants victimes et les carences structurelles dans les domaines de l'éducation et de la santé. La sensibilisation à cette dimension humaine des conflits contribue aussi à faire prendre conscience des énormes dégâts provoqués par la guerre sur le fonctionnement de la société.

Conclusion

L'enseignement de l'histoire offre des perspectives à moyen et à long terme qui font comprendre que les guerres ont des conséquences humaines dramatiques, mais aussi qu'aucun conflit n'est insoluble et qu'à force de volonté et de persévérance, la coexistence pacifique peut advenir. C'est probablement la principale utilité des récentes commémorations de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale : des peuples traditionnellement ennemis ont fini par vivre en paix.



L'histoire montre que tous les peuples ennemis finissent par vivre en paix. Et c'est justement à partir de ce postulat que Jerome Bruner propose que les classes d'histoire se mettent sans tarder à « comprendre [...] comment les histoires et les récits historiques sont bâtis et ce qui, en eux, porte les peuples à vivre ensemble ou, au contraire, à s'estropier et à se massacrer »*.

*BRUNER Jerome, « Enseigner le présent, le passé et le possible », in *L'éducation, entrée dans la culture. Les problèmes de l'école à la lumière de la psychologie culturelle* (Yves Bonvin trad.), Paris : Retz, 1996, p. 115.

L'auteur

Né en 1944, **Paul Grossrieder** est licencié en philosophie et en théologie, docteur en sciences politiques. Il a été durant huit ans actif dans la diplomatie du Saint-Siège, responsable de la délégation à la CSCE (*Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe*) et éditorialiste à *L'Osservatore Romano* (1976-1982). Dès 1984, il est délégué du CICR (Irak, Angola, Afrique du Sud, Israël/Palestine), responsable Asie, directeur-adjoint des opérations et directeur général. Depuis 2002, il est chroniqueur dans deux journaux régionaux suisses (*La Liberté, La Gruyère*). Depuis 2003, il est membre de divers conseils de fondations à but humanitaire, notamment de la Fondation Nicole Niquille (Hôpital de Lukla, Népal).

Résumé

Se demander si l'enseignement de l'histoire peut contribuer à la paix met les enseignants devant une grande responsabilité. Pour assumer cette tâche, on pourrait imaginer qu'il faut privilégier l'histoire pacifiste plutôt que l'histoire belliqueuse. En fait, la question ne devrait pas être posée en ces termes. Mon expérience des guerres me conduit plutôt à penser que l'enseignement de l'histoire devrait coller aux réalités observées et montrer que la violence armée est constitutive de l'histoire humaine. Rien ne sert de vouloir gommer cette dimension historique.